

Le courage, l'esprit de décision, l'assurance, la joie de faire telle ou telle chose ne pouvaient pas tenir jusqu'au bout quand tu t'y opposais ou même quand on pouvait te supposait hostile ; et cette supposition, on pouvait la faire à propos de presque tout ce que j'entreprenais. Cela s'appliquait aussi bien aux idées qu'aux personnes. Il te suffisait que quelqu'un m'inspirât un peu d'intérêt - étant donné ma nature, cela ne se produisait pas souvent - pour intervenir brutalement par l'injure, la calomnie, les propos avilissants, sans le moindre égard pour mon affection et sans respect pour mon jugement. Des êtres innocents et enfantins durent en pâtir. Ce fut le cas de l'acteur yiddish Löwy, par exemple. Sans le connaître, tu le comparais à de la vermine, en t'exprimant d'une façon terrible que j'ai maintenant oubliée, et tu avais automatiquement recours au proverbe des puces et des chiens, comme tu le faisais si souvent au sujet des gens que j'aimais.

(...)

Au dehors, toute cette éducation produisit un premier effet : je me suis mis à fuir tout ce qui, même de loin, pouvait me faire penser à toi. Et d'abord le magasin. En soi, cependant, j'aurais dû y prendre grand plaisir, surtout quand j'étais enfant et tant que ce fut une simple boutique : il était si animé, si bien éclairé le soir, on y voyait, on y entendait tant de choses ; on pouvait aussi s'y rendre utile par-ci par-là, s'y distinguer, et surtout t'admirer dans le déploiement de tes extraordinaires dons de commerçant, admirer ton art de vendre, de traiter les gens, de faire des plaisanteries, d'être infatigable, de prendre une décision immédiate dans les cas douteux, etc. Rien que ta façon de faire un paquet ou d'ouvrir une caisse était un spectacle digne d'être vu, et toutes ces choses, l'une dans l'autre, n'étaient certes pas la pire des écoles pour un enfant. Mais comme la frayeur que tu m'inspirais m'envahissait peu à peu de tous côtés, le magasin lui-même finit par me causer un malaise. Les événements qui s'y passaient et qui d'abord m'avaient semblé aller de soi, maintenant me faisaient souffrir et m'accablaient de honte, ici je pense en particulier à ta manière de traiter le personnel.

(...)

C'est donc dans cet état que je fus laissé libre de choisir une profession. Mais avais-je encore l'usage d'une pareille liberté ? Avais-je donc assez de confiance en moi pour accéder à une profession véritable ? Mon appréciation de moi-même était beaucoup plus dépendante de toi que de n'importe quoi d'autre, d'un succès extérieur, par exemple. Jamais, pensais-je, je ne passerais l'examen de première classe à l'école communale, mais je le passais, j'avais même un prix ; dans ce cas, je serais certainement refusé à l'examen d'entrée du lycée, mais j'étais reçu ; maintenant, j'étais sûr d'échouer en première du lycée, mais je n'échouais pas et je continuais à monter de classe. Cependant, je n'en tirais aucune raison d'espoir, au contraire, j'étais toujours convaincu - et le désaveu que je lisais sur ton visage m'en fournissait bel et bien la preuve - que plus j'avais de succès, et plus l'issue serait finalement désastreuse.

(...)

Comme j'échoue dans tout ce qui touche à ce domaine, je crains de ne pas réussir non plus à t'expliquer mes tentatives de mariage. Et pourtant, le succès de cette lettre tout entière en dépend, car, d'une part, c'est dans ces tentatives que se trouve réuni tout ce dont je disposais

en fait de forces positives, et d'autre part, toutes les forces négatives que j'ai décrites comme le résultat de ton éducation, c'est-à-dire la faiblesse, le manque de confiance en soi, le sentiment de culpabilité, s'y sont rassemblées avec furie et ont établi un véritable cordon de troupes entre le mariage et moi.

(...)

S'il en est ainsi, pourquoi ne me suis-je pas marié ? Là comme partout, il y avait des obstacles particuliers, mais la vie consiste précisément à savoir les accepter. L'obstacle essentiel, malheureusement indépendant de chaque cas isolé, c'est que je suis, de toute évidence, spirituellement inapte au mariage. Cela se traduit par le fait qu'à l'instant même où je décide de me marier, je ne peux plus dormir, j'ai la tête en feu jour et nuit, ce n'est plus une vie, je suis désespérément ballotté de tous côtés. (...) Et c'est l'oppression générale qui naît de mon angoisse, de ma faiblesse, de mon mépris-de moi-même. (...) Le mariage fournit assurément la garantie de l'indépendance et la plus rigoureuse libération de soi-même. J'aurais une famille, ce qui est d'après moi ce qu'on peut atteindre de plus élevé et, par conséquent, ce que tu as atteint de plus élevé toi-même, je serais ton égal : ce qu'il y a entre nous de tyrannie, de honte ancienne et éternellement nouvelle n'appartiendrait plus désormais qu'à l'histoire. Ce serait évidemment un beau conte de fées, mais voilà justement le point douteux. C'est trop, on ne peut pas espérer en obtenir autant. (...) Mes relations avec toi étant particulièrement malheureuses, je ne puis conquérir mon indépendance que par un acte ayant le moins de rapports possibles avec toi ; le mariage est l'acte le plus grand, celui qui garantit l'indépendance la plus respectable, mais c'est aussi celui qui est le plus étroitement lié à toi. Il y a quelque chose de fou à vouloir sortir de là, et chacune de mes tentatives est presque punie de folie. (...)

Mais l'obstacle essentiel à mon mariage, c'est la conviction, maintenant indéracinable, que pour parvenir à la suffisance d'une famille et combien plus encore pour en être vraiment le chef, il faut avoir toutes ces qualités que j'ai reconnues en toi, bonnes et mauvaises prises ensemble telles se trouvent organiquement réunies dans ta personne, c'est-à-dire de la force et du mépris pour les autres, de la santé et une certaine démesure, de l'éloquence et un caractère intraitable, de la confiance en soi et de l'insatisfaction à l'égard de tout ce qui n'est pas soi, un sentiment de supériorité sur le monde et de la tyrannie, une connaissance des hommes et de la méfiance à l'endroit de la plupart d'entre eux - à quoi s'ajoutent des qualités entièrement positives, telles que l'assiduité, l'endurance, la présence d'esprit, l'ignorance de la peur. Par comparaison, je n'avais presque rien ou que fort peu de tout cela, et c'est avec ce peu que j'aurais osé me marier, moi, alors que je te voyais, toi, lutter durement dans le mariage et même faire faillite en ce qui concerne tes enfants ?

(Franz KAFKA, Lettre au père, Editions Gallimard 1957)